



ENTRETIEN AVEC JACQUES BÉNESTEAU
(J. Bénesteau «Mensonges Freudiens» Ed. Mardaga. 2002)

«Le freudisme est une imposture»

Jacques Bénesteau, auteur de «Mensonges freudiens», a accepté de répondre à nos questions. Il revient longuement sur la genèse de la psychanalyse, sur les principales critiques qui lui furent adressées ainsi que sur les grandes manipulations de faits et de documents qui ont jalonné son histoire.

Comment l'invention de la psychanalyse se situe-t-elle par rapport à l'état d'esprit du médecin viennois dans les années 1890?

La consommation de cocaïne, pendant plus de douze années à partir de 1884, a probablement accentué chez Freud la composante irrationnelle au moment de l'invention de la psychanalyse. Elle perturbe son jugement, lui fait confondre le vrai et le faux, le rêve et les réalités, puis aboutir à des conclusions illogiques; elle déforme ses perceptions y compris de lui-même, exacerbe sa susceptibilité. Mais, comme on peut le voir dans l'ensemble de son oeuvre, l'esprit irrationnel, qui vient de la jeunesse de Freud et lui est consubstantiel, est toujours présent même après l'abandon de la drogue.

Je crois qu'il faut également tenir compte d'autres dimensions. «Seul Freud, aussi obstiné, rusé, et cynique, qu'il était ambitieux, était susceptible de transformer une faillite en victoire, au service de sa promotion personnelle sur une échelle d'une telle grandeur», écrit Frederick Crews en 1998. Nous avons peut-être là une des clefs de ce personnage fascinant, doté d'un narcissisme ombrageux tolérant mal les frustrations et les contradictions. Sigmund Freud était un homme très ambitieux, ce qui n'est pas un défaut, mais toujours aspiré par un prodigieux besoin de

valorisation personnelle et de reconnaissance universelle il ignore tous les obstacles. On a pu le voir comme un Don Quichotte. il voyait en lui-même le conquistador, et s'identifiait aux grands découvreurs et messies de l'histoire, de Hannibal à Moïse en passant par Christophe Colomb. Cependant les compétences scientifiques de ce génie de la rhétorique ne semblent pas à la hauteur de ses ambitions, et il va d'abord essayer des revers et des déceptions.

Freud lui-même était-il conscient de la dimension plus prophétique que scientifique de son oeuvre?

À son ami Fliess, dans une lettre (1/02-1900) qu'on a écartée pendant un tiers de siècle, il dira qu'il n'est «en réalité pas du tout un homme de science, pas un observateur, pas un expérimentateur, pas un penseur. Je ne suis par tempérament rien d'autre qu'un conquistador - un aventurier, si tu préfères - avec toute la curiosité, l'audace, et la ténacité caractéristiques d'un homme de cette trempe. De tels individus ne sont habituellement estimés que s'ils ont réussi, ont découvert quelque chose, sinon ils sont abandonnés sur le bord du chemin [...] pour le moment, la chance m'a quitté et je ne découvre rien qui vaille». Mais il rajoute qu'un jour viendra où sa grandeur sera reconnue.

Avant d'inventer la psychanalyse, le médecin viennois se fait tout de même remarquer par quelques-uns de ses travaux..

Dès qu'il commence ses études médicales, en 1873, Freud va tout mettre en œuvre pour trouver sa place dans la société de l'époque, conquérir sa niche écologique, et accéder à la célébrité. D'abord il réalise des expériences de laboratoire qui vont toutes échouer et constituer autant de blessures narcissiques cuisantes. En 1877, il recherche les testicules de l'anguille mais la dissection de 400 spécimens ne lui permet pas de reconnaître ces organes. En 1878 six mois d'expériences sur des glandes donnent un résultat nul, mais un collègue recommence et réussit aussitôt. En 1879 la coloration des cellules avec un mélange d'acide nitrique et de glycérine, sa nouvelle méthode pour la microscopie, ne mène à rien d'utilisable. En 1882 il est médecin, mais avec trois ans de retard, et ne s'installe pas encore: il poursuit sa quête personnelle. La même année, sa théorie des neurones est un échec (Freud la reprendra en 1895 dans ses trois carnets de «mythologie cérébrale», brouillon décevant qu'il se refusera à publier). En 1884 il recommence une recherche sur les glandes, avec un résultat toujours nul, puis sa nouvelle coloration des cellules nerveuses au chlorure d'or échoue à son tour.

Comment le père de la psychanalyse en est-il venu à s'intéresser aux troubles mentaux ?

Fort opportunément, en 1885-1886, lors d'un voyage d'étude de neuropathologie à Paris, Freud rencontre Charcot, l'hystérie, l'hypnose, et pense enfin avoir trouvé sa voie vers la renommée. Mais en octobre 1886 la société impériale de médecine de Vienne lui inflige une mémorable humiliation qu'il ruminera toute sa vie.

Entre 1887 et 1894, il développe sa clientèle de médecine générale, de neurologie, et commence à voir quelques cas de malades mentaux, dont ceux qu'on appelait les hystériques. Il utilise alors l'hypnose et la suggestion, le chloral, la morphine, la cocaïne, préconise les bains de mer, la gymnastique, le dépaysement, la cure de repos, les massages, la sur-alimentation, l'électrothérapie, affirmant obtenir à chaque fois des guérisons. «Dans le cas de l'hystérie, le succès est souvent miraculeux et durable», écrit-il, au point qu'on se demande pourquoi il a abandonné ces méthodes. A partir de 1895-1896, il utilisera surtout une thérapie verbale, par «association libre», qui «n'est pas vraiment libre» et sans jamais en fait renoncer à la suggestion.

En avril 1896, Freud croit enfin avoir la solution, une théorie qui devrait lui assurer la célébrité jusqu'à la fin de ses jours, sinon au delà. Il a découvert, prétend-t-il, dans les traumatismes sexuels subis dans l'enfance, les causes de l'hystérie. «Les sources du Nil de la neuropathologie», qui fuyaient la médecine depuis des millénaires, se sont offertes à lui seul. Mais les élites rigoureuses de la psychiatrie de Vienne vont

estimer que sa théorie originale est «un conte de fée pseudo-scientifique», sans un commencement de preuves, qu'il ne pourra fournir, et pour cause: il ne les a pas, comme son courrier à Fliess nous le révèle. C'est une nouvelle défaite, qui n'aurait pas eu une telle importance si elle n'avait été précédée de toutes les autres. Rien ne pourra le distraire de sa cible.

Freud, après avoir quitté une neurologie qui n'était pas digne de lui, est à nouveau dans l'impasse, devant la psychiatrie officielle, à laquelle il tourne alors le dos: à partir de 1896-1897, il va fabriquer un système présenté comme une révolution, et ce sera la psychanalyse. Les réalités n'auront plus, désormais, l'importance que la tradition leur accorde. L'essentiel est dans les désirs inconscients, sans grand rapport avec la réalité et refoulés pendant l'enfance. Cette vérité se révèle au seul analyste et échappe définitivement à l'observation du naïf comme du psychiatre traditionnel. Dans sa préface de 1920 aux *Trois Essais*, Freud écrira ceci: «Personne, à l'exception des médecins qui exercent la psychanalyse, n'a en vérité accès à ce domaine, et par conséquent ne peut former un jugement qui ne soit déterminé par ses propres antipathies et ses préjugés. S'il était vrai, en général, que l'observation directe des enfants suffit, nous aurions pu nous épargner la peine d'écrire ce livre.»

Par une bifurcation dans un monde prétendument inaccessible, présumé irréfutable ou immunisé contre la vérification objective, la psychanalyse s'est rendue hermétique, dans sa pratique et dans ses contenus théoriques. L'onirisme de l'Œdipe et des fantasmes inconscients est la soupape de sûreté du freudisme. Le freudisme s'extrait de la contestation, et la gloire de son fondateur est enfin garantie, du moins pour un siècle.

Popper a dénoncé la psychanalyse comme non scientifique en ce qu'elle ne prévoit aucune falsification de ses hypothèses. À vous lire, on a surtout l'impression d'avoir affaire à une gigantesque falsification...

Vous utilisez falsification dans deux sens différents, celui tiré de l'épistémologie de Karl Popper, et puis le sens courant, la tromperie, la contrefaçon ou la fraude, comme on forge des fausses nouvelles ou de la fausse monnaie.

Le premier sens m'amène à la ligne de démarcation entre la science et ce qu'elle n'est pas. La science est d'abord une méthode objective permettant la vérification et la construction des connaissances. Si une idée ne peut être ni confirmée ni infirmée, et si rien n'est susceptible de la réfuter, alors elle est du domaine des croyances, au-delà de la science. Si l'on ne peut concevoir une observation susceptible de contredire l'affirmation alors la démarcation est passée. On peut certes étudier avec une méthode scientifique la psychologie de la croyance, ou de l'irrationnel, en tant qu'objets. Mais l'existence de Dieu n'est pas du ressort de la science, car rien ne peut (et n'a pu) ni confirmer ni infirmer cette pensée, et parce qu'on ne peut imaginer une seule évidence qui permette de la réfuter (to falsify en anglais, mais en français falsifier a un autre sens).

Une hypothèse scientifique doit être réfutable.

Est-ce la seule condition de sa scientificité?

Le raisonnement scientifique ne doit pas seulement envisager les modes d'administration de la preuve et de la réfutation, il doit aussi avoir une valeur prédictive. Une bonne loi scientifique rend compte d'observations connues, mais permet aussi d'anticiper sur des faits nouveaux et sur la raison des faits. C'est une forme de validation externe. Par exemple, au début du XIXe siècle les astronomes avaient mesuré des anomalies dans la course de la planète Uranus. On avait alors le choix: ou bien les lois de Newton doivent être modifiées car elles sont confrontées à l'erreur, ou bien elles sont exactes et le déplacement erratique, étrange mais prévisible, d'Uranus résulte d'un attracteur inconnu. Adams, en Angleterre, et Le Verrier, en France, font, sur la base de ces nouvelles données, les calculs mathématiques en considérant les lois de Newton (révisées par Laplace et Gauss) comme vraies, et indiquent, presque le même jour de 1846 sans s'être concertés, qu'une nouvelle planète jamais observée doit se trouver à telle heure et à tel endroit de la voûte céleste. Une semaine plus tard, à Berlin, Neptune est découverte dans le télescope pointé à l'endroit et au moment prévus par les calculs, au regard des lois de Newton. La physique de Newton ignorait Uranus, découverte en 1791, mais permettait, car elle était de la science, d'anticiper sur un autre phénomène inconnu. Si la loi est bonne, et si une planète semble erratique, alors il doit se passer qu'un objet exerce son attraction sur elle.

Et si l'on en vient aux interprétations freudiennes, qu'en est-il de leur rapport à la science?

Pour Popper le freudisme n'est pas une pseudo-science. Les pseudo-sciences font bien des prévisions, mais qui se révèlent fausses, et elles doivent de ce fait être rejetées.

En revanche la construction freudienne, irréfutable, est a-scientifique. Elle n'a tout simplement rien à voir avec la science. Mais est-ce vraiment le cas? Je veux bien admettre que le freudisme soit a-scientifique. Mais je ne crois pas qu'il soit irréfutable. Prenons par exemple le complexe d'Œdipe.

Le complexe d'Œdipe, uniquement accessible au psychanalyste initié, échappe en principe à la vérification objective externe. Il est présumé immunisé contre la réfutation, comme tous les fantasmes et désirs inconscients, puisqu'on ne voit aucun comportement qui puisse le contredire. En ce sens rien ne semble pouvoir représenter une mise en question, et le point de vue de Popper se trouve conforté. Mais encore faut-il prouver l'irréfutabilité comme le remarquait Grünbaum.

La vérification directe du fantasme est évidemment inconcevable pour le freudien. Quand les psychologues l'ont tentée en recourant à des méthodes objectives (enquêtes longitudinales ou prospectives), ils ont échoué, car on ne voit pas quel comportement peut rendre compte du complexe inconscient. Ou bien il n'existe aucun comportement qui ne puisse être expliqué par lui. Alors on peut y croire, ou ne pas y

croire. Cependant, si le fantasme existe d'un côté et si le comportement de l'individu est différent, d'un autre, alors cette théorie n'a pas d'intérêt. Le complexe d'Œdipe résulte d'une interprétation, dit-on, mais une interprétation de quoi?

Pourtant la validation indirecte, prédictive, est envisageable: si le complexe d'Œdipe existe, alors on doit rencontrer des événements que la théorie freudienne prévoit, par exemple dans le développement de l'enfant. Les variations de la course d'Uranus révèlent l'existence de Neptune. Les prévisions sont par exemple: la constitution des rôles masculin, féminin, homosexuels, dans le flux des identifications lors de sa résolution, et non avant. Or, les études ont montré que ces rôles sont bien antérieurs au soi-disant «complexe d'Œdipe» et ne lui doivent rien. On peut voir là une *forme* de réfutation. Il en est une autre: l'inefficacité reconnue du traitement psychanalytique est la démonstration de l'échec de la théorie et une réfutation finale des postulats de son fondateur.

Durant plus d'un demi-siècle, les tentatives de validation externe des théories et de la thérapie freudienne ont inlassablement abouti à des échecs, aucune des prévisions de la psychanalyse n'a été confirmée, et les progrès indépendants de la psychologie scientifique, des neurosciences, ont en pratique livré des connaissances contraires aux affirmations de la psychanalyse et nous pouvons dire qu'elles étaient fausses. Je n'arrive pas à penser que le freudisme soit vraiment un système de croyance «irréfutable».

Et pour ce qui est du second sens du mot falsification, à savoir la tromperie consciente et volontaire?

Cette falsification par la désinformation et la soustraction des documents n'a été dévoilée qu'à partir des années 1980.

Un volume considérable de documents historiques est entreposé à la section des manuscrits de la Bibliothèque du Congrès des États-Unis à Washington. La *Library Of Congress* (LOC) a été fondée en 1800 à l'initiative du Président Thomas Jefferson. Elle est encore aujourd'hui la plus grande ressource documentaire au monde (120 millions d'objets). Credo politique des fondateurs: protéger les archives de l'humanité, les diffuser, permettre à tous l'accès à la connaissance de l'information concernant toute la planète, car la libre circulation de l'information est la garantie des libertés des peuples, et il n'y a pas de monde libre sans information libre. Comme l'histoire l'a montré.

Mais le mouvement freudien va faire très exactement le contraire.

En 1951, lors de la fondation des Freud's Archives, des tractations eurent lieu entre les héritiers et exécuteurs testamentaires de Freud, et l'administration de la LOC, pour y déposer toutes les archives du mouvement et des premiers analystes. La «Freud Collection» constitue une souche-mère de plus de 80.000 documents historiques, dont quarantecinq mille manuscrits, et environ 35.000 lettres. Mais les dispositions prises par les cerbères de l'organisation, tous

analystes, pour restreindre ou interdire au public non freudien l'accès à la documentation sont inouïes. Leur but secret (qui ne sera connu que 50 ans plus tard) était d'enfermer toutes les informations sur les origines historiques du freudisme et de les protéger contre la curiosité des étrangers à la cause freudienne. Afin qu'elles ne soient pas utilisées par les biographes non autorisés, soulignait explicitement la lettre d'Anna Freud à Kurt Eissler (administrateur des archives), le 27 janvier 1951. Ce qu'il fallait était un coffre fort pour cacher les secrets du freudisme.

De très nombreuses pièces essentielles, environ 25 % du fonds des archives, ont été rendues inaccessibles au regard et à la consultation des historiens, parfois jusqu'au XXI^e siècle! Les historiens sont condamnés par le verrouillage freudien à l'ignorance.

La correspondance de Freud a été touchée par ses manœuvres dissimulatrices ou falsificatrices. Mais il semble que le Maître avait donné l'exemple...

Les correspondances de Sigmund Freud ont en effet été tronquées dans les publications officielles. Elles sont expurgées dans plus de 80 % des cas. 35'000 lettres de la main de l'inventeur de la psychanalyse et de ses proches ont été répertoriées. Et on estime qu'entre cinq mille et dix mille ont été effacées, tout simplement. Sur les 25'000 qui restent, à peine plus de 4000 ont été éditées, partiellement, et 3650 demeuraient encore interdites au début de ce siècle.

Une infime partie de ces informations a été publiée et ce qui l'a été a subi des extractions considérables. Ainsi la correspondance de Freud commencée au début des années 1880 avec sa femme Martha (décédée en 1951, au moment de la fondation des Archives Sigmund Freud) est réduite à 93 lettres, sur un total de 1500 lettres pieusement conservées dans un coffre de la bibliothèque du Congrès, qui ont une importance historique primordiale.

Bien avant ses fidèles, dès 1885, Freud avait éliminé ses propres documents, notes, courriers, manuscrits, journaux cliniques. Les courriers reçus par Sigmund Freud ont été détruits par lui, de sorte qu'on n'a pu reconstituer les messages des correspondants que par la lecture des brouillons, quand ils n'avaient pas été écartés par ses successeurs.

Un des cas les plus célèbres de rétention des informations a touché les lettres de Freud à Fliess, rédigées pendant les dix-sept années cruciales de la fabrication de la psychanalyse, qui sont essentielles à sa compréhension. Tout a été mis en œuvre par les censeurs pour les caviarder, jusqu'en 1985. Dans leur première édition, datant du début des années cinquante, plus de 50 % des informations ont été supprimées, de quelques mots jusqu'à la totalité des lettres; surplus de 300 lettres, 133 ont été totalement évacuées, et 29 seulement sont intactes, soit 10 % de l'ensemble! Quand elles ont été publiées intégralement en 1985, on a vite compris pourquoi Freud avait tout tenté pour les éliminer, et les raisons de la soustraction

continue des informations par ses successeurs. Ce qu'elles contiennent est le démenti catégorique de nombres des affirmations publiées regardant les origines de la psychanalyse ainsi qu'un éclairage nouveau, confondant sur son auteur.

Les lettres de Freud à Fliess restent toujours caviardées en France. Et comme par ailleurs les traductions des publications ne sont pas faites, alors le lecteur francophone, tenu dans l'ignorance, activement désinformé, ne peut se faire la moindre idée du revirement radical de l'attitude des spécialistes à l'égard de Freud et de la psychanalyse, dans le monde et pas seulement chez les Américains. Depuis le milieu des années 1980 c'est un véritable bombardement de travaux qui dévastent les constructions freudiennes. C'est un bouleversement et une rupture épistémologique: rien ne sera plus comme avant

Les textes sont manipulés, mais les faits également. Ainsi, les «cas fondateurs» de la psychanalyse (Anna O., Dora, le petit Hans, le président Schreber...) sont selon vous des impostures. Quels sont les exemples les plus parlants?

La manipulation a commencé bien avant l'invention de la psychanalyse, et s'est poursuivie bien au delà.

En 1884-1885, Freud prétend avoir guéri son ami et collègue Fleischl von Marxow d'une morphinomanie par des injections de cocaïne. «En me basant sur les connaissances que j'ai acquises au cours de mes expériences sur l'action de la cocaïne, je conseillerais sans hésiter pour ce type de désintoxication d'administrer la cocaïne en injections sous-cutanées et par doses de 0,03 g à 0,05 g sans craindre d'augmenter les doses».

Quand Freud affirme ceci en public, le 5 mars 1885, il connaît parfaitement, au jour le jour et depuis des mois, la situation épouvantable de Fleischl, toujours morphinomane et maintenant atteint du terrible cocaïnisme. Il sait que Fleischl lutte toujours, dans un état lamentable, à la fois contre la morphine, et contre la cocaïne qu'il préconisa pour l'en soulager onze mois plus tôt. Il rapporte depuis le début un effet thérapeutique en fait absent, en sachant qu'il n'existe pas, chez son ami toujours gravement malade, qu'il visite fréquemment. Malgré tout, il métamorphose le fiasco d'une unique tentative en triomphe pour le traitement universel de tous les morphinomanes. Et on est bien obligé de dire qu'il ment à ses confrères.

Quelques temps plus tard, pour répondre aux accusations des médecins, il va encore mentir en affirmant n'avoir jamais préconisé les injections de cocaïne, qui avait rendu des toxicomanes plus malades encore. Il se valorise à nouveau de son «succès étonnant de la première cure de désintoxication d'un morphinomane qu'on avait entreprise sur le continent» et nie avoir recommandé des injections de cocaïne! Et il le répétera dans la «Traumdeutung», contre toute évidence, après avoir cherché à effacer les preuves de sa faute.

Les patients de l'analyse freudienne proprement dite ont-ils subi les mêmes échecs dissimulés?

Dans les *Etudes sur l'hystérie* de 1895, la célèbre Anna O. est déclarée officiellement guérie, et Freud continuera de le prétendre jusqu'à la fin bien que ses courriers révèlent la vérité en privé, car il est parfaitement informé depuis 1882 par ses familiers que le traitement fut un échec. Comme tous les autres cas des *Etudes sur l'hystérie*, cette malade n'avait été ni améliorée ni guérie, et il était bien placé pour le savoir.

En 1896, devant la société de psychiatrie de Vienne, voilà 18 cas d'hystérie dont la plupart semblent soudain jaillir de son imagination, comme le montre le courrier à Wilhelm Fliess depuis l'automne 1895; et un an plus tard Freud lui révèle encore qu'il n'en a guéri aucun. Il avait donc présenté devant les autorités de la psychiatrie viennoise sa théorie sans fait ni malade. Car il possédait la vérité avant de les avoir rencontrés.

En 1898, dans un article, il se réclame de 200 cas de neurasthéniques, tout en affirmant à Fliess, le jour de sa publication, être dépossédé de malades. Par la suite, tous les échecs de la psychanalyse serviront de «preuves» narratives, rhétoriques et mensongères. Des faillites transformées en victoires deviendront des leçons pour l'édification des jeunes recrues. Aucun des cas «cliniques» de Freud n'a été amélioré ou guéri par sa méthode, mais tous sont passés au service de la propagande du mouvement. (Voir «**Des guérisons qui n'en étaient pas**» plus loin) . La liste n'a probablement pas de fin! Il faudrait ajouter la manipulation rétroactive des événements historiques sur le mouvement et les déformations biographiques sur les fondateurs, le rejet de la critique en traitant les contestataires et les historiens comme des malades selon les techniques de la Sainte Inquisition et des tribunaux bolcheviques.

Pendant près de trois-quart de siècle, nous avons pu croire que tout cela, le freudisme, était «prouvé», qu'il était fondé sur des faits cliniques solides qui, même s'ils n'étaient pas tous publiés (Freud les disait «innombrables» sans en mentionner plus de 5 % dans ses travaux les plus techniques), ne pouvaient que conforter nos convictions et nos intuitions, car c'était si convaincant! Nous avons toutes les raisons de faire confiance, malgré les contradictions et en ignorant la psychologie scientifique qui avait progressé sans la psychanalyse.

Mais au début des années soixantedix, avec Ellenberger, Cioffi, Sulloway, nous avons commencé à douter. Ensuite, pas à pas, nous avons appris, de publication en publication, et révélations après révélations, que Freud avait manipulé les faits, inventé des malades, avec leurs symptômes et une étiologie, fabriqué des effets thérapeutiques inexistantes et de fausses preuves, tout en dissimulant ses constructions sous la protection d'une rhétorique extraordinaire et derrière des «fantasmes» supposés irréfutables. La désinformation et la soustraction des documents devaient accomplir le reste de la besogne.

On peut objecter, certes, que de grands savants du passé,

Newton, Pasteur, ont quelques fois truqué les cartes. Mais leurs petits arrangements furent de légers coups de pouces pour la démonstration de vérités reconnues et toujours démontrables, et non des fraudes de grande envergure. Et il reste, grâce à eux, la physique et la microbiologie, des sciences vérifiables et confirmées autour de nous. ce n'est pas le cas du freudisme.

Évidemment, quand en France on fait état des dossiers connus des spécialistes, de ces publications savantes qui dénoncent les fabrications dont la liste s'allonge, le lecteur est accablé, effaré. C'est inimaginable! Car il a été tenu sciemment dans l'ignorance depuis des décennies, par Freud et ses successeurs, comme par sa propre crédulité et son absence de curiosité. Il est vrai que de nombreux admirateurs, sans prendre la peine de se renseigner sur l'état de la science ou la rejetant, se sont emparés des quelques clefs qui ouvrent toutes les portes, se donnant l'illusion infantile d'accéder à la compréhension de tous les secrets et d'exercer un pouvoir sur la souffrance, tout en s'octroyant un statut social qu'ils n'auraient jamais eu sans la psychanalyse. Et aujourd'hui encore la pénétration de la conviction freudienne est telle, de haut en bas dans notre culture et dans nos universités, qu'il est impossible d'en douter. Même le patient qui rentre en analyse comme on entre en religion est déjà persuadé avant de s'allonger sur le divan.

Émettre la moindre question est une atteinte au sacré. C'est aussi une insulte au héros auquel on doit un respect aveugle, piété qui dévoile le caractère religieux ou sectaire de l'adoration. On touche au sacré, on profère des blasphèmes. Alors ces détracteurs, messagers de mauvaises nouvelles, sont désignés comme des malades, non analysés, mal analysés, des antisémites, et plus récemment des «révisionnistes» anti-freudiens... ou anti-Bettelheim.

Vous relevez que sur les 307 analystes officiellement enregistrés entre 1902 et 1938 à l'Association Internationale de Psychanalyse, 25 se sont suicidés, soit un taux de mortalité alarmant par rapport à la moyenne. Quel bilan pouvez-vous tirer de la psychanalyse du point de vue de son succès clinique?

Il est désormais admis qu'aucun malade n'a été guéri par Sigmund Freud, et on ne possède aucune preuve qu'un seul ait été réellement amélioré par sa «méthode».

Sigmund Freud a maintes fois affirmé que son «traitement unique» et «sans rival» procure des guérisons, «des succès thérapeutiques qui ne le cèdent en rien aux plus beaux résultats qu'on obtient dans le domaine de la médecine interne, et je puis ajouter que les succès dus à la psychanalyse ne peuvent être obtenus par aucun autre procédé de traitement». Il n'en eut aucun. Les successeurs n'ont jamais fait mieux que le fondateur, et quelquefois ils ont fait pire. Au regard des expertises savantes sur l'efficacité thérapeutique, dont les bilans sont régulièrement publiés, il est aujourd'hui possible de dire que, depuis le début de notre siècle, la

méthode psychanalytique n'a eu aucun succès thérapeutique à son actif, ni même d'amélioration des problèmes psychologiques d'un seul patient.

Si la psychanalyse avait eu quelque efficacité supérieure aux 400 autres psychothérapies référencées, on se serait empressé de faire valoir, par les faits, la supériorité de ces brillants résultats, et la discussion serait close car le corps médical eut été dans l'obligation morale d'y souscrire. On ne peut résister à la force des faits. Or il n'y a pas de fait en sa faveur et c'est encore une lacune fondamentale qu'essaient de dissimuler la rhétorique et la désinformation psychanalytiques depuis 100 ans pour empêcher l'élimination du freudisme.

Il est reconnu aujourd'hui que cette «thérapie» n'a pas été capable d'infléchir le cours des troubles qu'elle prétend, depuis un siècle, soigner mieux que toutes les autres psychothérapies. Même des auteurs a priori favorables à la psychanalyse furent contraints de reconnaître que si des patients font une psychanalyse, ils s'en sortent manifestement plus mal qu'avec une autre forme spécifique de psychothérapie, ou sans aucun traitement. Nous savons aussi qu'il lui arrive d'être nocive, sans compter son coût. Et même pour des freudiens elle peut causer et cause effectivement du tort à une partie de la population qu'elle est

censée aider. Du reste on peut quand même trouver extraordinaire qu'on ait pu proposer une seule attitude, un seul type de méthode, la psychanalyse, à des personnes si dissemblables, pour aider au soulagement de souffrances et de troubles aussi hétérogènes par leurs natures et leurs causes, réduites à une seule.

Certes, parmi les patients quelques uns affirment parfois éprouver une satisfaction subjective, mais qu'un directeur de conscience, un rabbin, un marabout, un gourou, auraient pu leur prodiguer plus vite à bien moindre coût. Dans ces conditions, mais sous réserve de posséder la conviction préalable, le confessionnal peut être jugé préférable au divan. Alors restent les bienfaits supposés de la «relation» entre le patient et le psychothérapeute. C'est là une qualité psychologique dont les analystes n'ont pas le monopole. Par ailleurs, il n'est pas du tout évident qu'une analyse personnelle, quelle que soit sa durée, améliore les capacités relationnelles des psychanalystes – en particulier leurs capacités empathiques ou leur modestie –, leurs compétences professionnelles, ou leur propre santé mentale, puisqu'elle s'avère aussi inefficace pour eux.

(encadrés dans l'édition originale)

Freud et la cocaïne

A l'automne 1884, la découverte de l'anesthésie locale par la cocaïne lui échappe, et c'est son collègue Carl Koller qui fera la démonstration scientifique en quelques jours. Pendant des décennies il regrettera de n'avoir rien fait en ce sens et d'avoir vu la gloire revenir à un autre. Fin 1884, ses expériences sur les effets de la cocaïne dans la force musculaire ne conduisent à rien. L'indigence de la méthode, étonnante au regard des standards de la médecine expérimentale de l'époque, les rendait invérifiables. «La technique en était trop simple, l'exposé incertain et fait sans esprit critique. C'était l'œuvre d'un débutant ordinaire», reconnaît son biographe attitré. Et une nouvelle défaite aussi.

En mars 1885 devant les élites de la Société Psychiatrique de Vienne, Freud prétend que la cocaïne est un remède sans équivalent dans l'addiction à la morphine. Il sait pourtant depuis des mois que son seul patient, qu'il affirme guéri par la cocaïne, est au plus mal. Il préconise néanmoins «sans hésiter pour ce type de désintoxication d'administrer la cocaïne en injections sous-cutanées». Son prosélytisme dangereux («un malfaiteur public» dira aimablement son biographe) lui vaudra les sévères critiques du monde médical.

C'est une accumulation de déceptions, pour cet homme fier que ses fidèles adeptes tenteront de présenter, mais d'une façon rétrospective et à la lumière de leur admiration, comme un précurseur des neurosciences. Sa carrière est dans l'impasse.

La critique de Karl popper

Pendant l'hiver 1919-1920, Karl Popper avait fréquenté le cercle des premiers psychanalystes, qui trouvaient des confirmations de leurs interprétations partout autour d'eux; il était pratiquement impossible de découvrir quelque comportement humain qui puisse être considéré comme une réfutation de la théorie. L'interprétation a toujours raison, et aucune contradiction n'est imaginable. Toutes les applications de la psychanalyse sont des vérifications automatiques de la psychanalyse; les résistances des malades et les critiques des savants contre le freudisme valident le freudisme; le patient qui s'oppose à l'interprétation ou bien l'accepte valide l'interprétation. Cette irréfutabilité qui semblait faire leur force est «alors apparue comme leur plus grande faiblesse» aux yeux de Popper (précédé dans cette idée par Karl Kraus en 1908). Si la psychanalyse est irréfutable, elle est une métaphysique, ou un système de croyance étranger à la science. En outre un tel système débouche très vite sur l'absolu, il possède la certitude définitive, hermétique qui ne peut progresser, il a déjà trouvé La Vérité; alors que la science est par définition dans le relatif, l'incertitude, en progression infinie dans sa quête.

Des documents interdits d'accès jusqu'en 2113 !

L'historien de la médecine Frank Sulloway se vit interdire le fonds documentaire freudien au moment où, à la fin des années 1970, le pur orthodoxe Peter Gay pouvait, lui, le compiler et choisir les éléments convenables pour la fabrication de son hagiographie, modernisation fidèle de l'édifice mensonger du pur Ernest Jones.

Les secrets ordinaires du Vatican ne sont conservés dans «l'Enfer» que durant 60 ans. A la LOC, les dossiers classés secret-défense ne sont écartés du public que pendant 40 ans, et par exemple, les archives sur l'assassinat de J.F. Kennedy (novembre 1963) seront accessibles fin 2003. Mais alors, quels terribles secrets peut donc contenir le lot de documents expressément interdit jusqu'en . . . 2113 par les cerbères de la Cause freudienne?!

Ces archives ne représentent que «les intérêts de la Famille et de la Cause freudiennes» (BorchJacobsen, 2002). Leur fonction a toujours été la censure, la sélection, et de déterminer qui a le droit de savoir, «tout cela au profit des membres d'une société très privée, très secrète: les vrais freudiens».

Les mystères des Minutes et du Comité secret

Des Minutes - transcriptions des enregistrements historiques des débats de la Société Psychanalytique de Vienne, chaque mercredi soir, de 1906 jusqu'à l'Anschluss -, seules les premières années nous sont parvenues, très édulcorées. Sur trente-deux années, il manque les vingt dernières. Par ailleurs de fortes coupures ont été signalées, sans compter les falsifications des traductions.

Autre cas: les mœurs très singulières du Comité Secret, dont l'existence n'avait été révélée qu'en 1944, demeurent un mystère. Sous l'autorité occulte de Sigmund Freud, et pour contrecarrer la dissidence ou les contestations, ses élus réunissaient de 1912 à 1927 dans «le secret le plus absolu» une véritable conspiration sectaire convaincue, comme les psychanalystes modernes, d'appartenir à une élite détenant un droit d'accès unique et privilégié à La Vérité. Il ne fait pas de doute que la portion la plus importante de l'iceberg de ce Comité «strictement secret» demeure encore à explorer, d'autant que les circulaires ultra-confidentielles n'ont jamais été publiées en dehors de courts extraits. Au moins cinq cent vingt courriers furent échangés jusqu'en 1935 entre les protagonistes de La Cause, soit plus de 2000 pages entreposées dans l'ombre. Leurs autres correspondances ont été expurgées, ou sont interdits aux regards des mortels.

Psychanalyse et désinformation

Ce qui est intéressant dans cette entreprise tient à la nature des informations écartées et des traces qu'on a cherché à effacer: tout ce qui est susceptible de démentir ou de contredire les publications officielles a été soustrait du regard par Freud et ses fidèles.

On *peut* dire que cette soustraction des textes historiques vise à effacer les traces des premières tromperies. Une désinformation doit cacher une désinformation, ce qui tient du prodige. C'est remarquable. Sans cette désinformation active la psychanalyse n'aurait pas réussi à imposer son image, sa légende, son pouvoir dans nos sociétés, et n'aurait pas permis aux freudiens d'avoir un tel succès. Chez les freudiens le personnage du Héros et ses produits idéologiques sont des artifices, et la désinformation est au service de cette double fabrication. Le but implicite est la domination idéologique, grâce à une illusion collective invulnérable aux objections. Ou bien, si ce n'était son but, tel fut en tout cas son effet.

Des guérisons qui n'en étaient pas

«Dora» est, en 1900, un échec thérapeutique de l'aveu même de Freud. «Le petit Hans» est d'abord déclaré, en 1907, protégé contre la survenue ultérieure de troubles névrotiques, grâce à l'éducation psychanalytique de ses parents. Mais l'année suivante, en 1908, Freud va devoir répondre à l'accusation d'un psychiatre, Moll, qui montre que le Viennois avait falsifié (dans ses *Trois Essais* de 1905) ses arguments en attribuant à des auteurs des propos qu'ils n'avaient jamais écrits. Et ce psychiatre mettait sévèrement en doute la valeur de la théorie et la thérapeutique freudiennes. Alors Freud reprend le petit Hans, et voilà l'enfant qui sombre en 1909 magiquement dans la névrose qu'il ne pouvait avoir en 1907 - dont Freud va le déclarer guéri par la psychanalyse pour contrer Moll et les critiques.

La publication du cas de «l'Homme aux rats» (1909) se trouve contredite par le journal clinique de Freud lui-même, qui ne sera connu qu'en 1974. Les distorsions volontaires qui s'y révèlent font du cas officiel une mystification savamment orchestrée pour le public, et même pour le freudien Mahony la prétendue guérison ne s'est jamais produite.

L'analyse du «Président Schreber» (1911) n'a jamais eu lieu. Et Freud publie des interprétations que démentent les documents qu'il possède sur un malade qu'il n'a jamais rencontré. Bien qu'on ait prétendu «L'Homme aux loups» guéri plusieurs fois successivement de plusieurs maladies mentales, en réalité il a été traité pendant près de 70 ans par une dizaine de psychanalystes et jamais amélioré, à commencer par le premier d'entre eux (1918).

Quelques Références bibliographiques

- . BORCH-JACOBSEN (M.) 1995. *Souvenirs d'Anna O. Une mystification centenaire*. Aubier
- . COLBY (K.M.) STOLLER (R.J.) 1988. *Cognitive Science and Psychoanalysis*. The Analytic Press.
- . CREWS (E.) 1998. *Unauthorized Freud Doubters con front a Legend*. New York, Viking.
- . ESTERSON (A.) 1993. *Seductive Mirage: an Exploration of the Work of Sigmund Freud*. Chicago, Open-Court.
- . EYSENCK (H.J.) 1973. *Le déclin et la chute de l'empire Freudien*. in *Nouvelle École*. nO23: 57-73
- . EYSENCK (H.J.) WILSON (G.D.) Eds, 1973. *The experimental Study of Freudian Theories*. London: Methuen.
- . EYSENCK (H.J.) 1985. *Decline and Fall of the Freudian Empire*. Penguin Books.
- . GELLNER (E.) 1985. *La Ruse de la déraison: le mouvement Psychanalytique*. Presses Universitaires de France. 1990.
- . GRÜNBAUM (A.) [sd]. *La Psychanalyse à l'épreuve*. Éditions de l'Éclat. 1993.
- . GRÜNBAUM (A.) 1996. *Les Fondements de la Psychanalyse*. Paris, Presses Universitaires de France. (Traduction de Grünbaum, 1984, édition revue et augmentée par l'auteur).
- . MACMILLAN (M.) 1991. *Freud evaluated: The Completed Arc*. Elsevier, Amsterdam. North Holland.
- . MEDAWAR (P.B.) 1975. Victims of Psychiatry. *New York Review of Books*; January ___n ..
- . WILCOCKS (R.) 1994. *Maelzel's Chess Player: Sigmund Freud and the Rhetoric of Deceit*. Rowman & Littlefield.
- . POPPER (K. R.) 1962. *Conjectures et réfutations: la croissance du savoir scientifique*. Payot 1985
- . SZASZ (T.) 1976. *Anti-Freud: Karl Kraus's Criticism of Psychoanalysis and Psychiatry*. Syracuse University Press, 1990 (2d Edition).
- . SULLOWAY (E.J.) 1979. *Freud: Biologist of the Mind. Beyond the psychoanalytic Legend*. Harvard University Press, 1992 (2d Edit.)
- . WEBSTER (R.) 1995. *Why Freud was wrong: Sin, Science, and Psychoanalysis*. Harper Collins
- . WOLPE (J.) RACHMAN (S.) 1960. Psychoanalytic "Evidence": a Critique Based on Freud's Case of Little Hans. *Journal of Nervous and Mental Diseases*, 131 : 135-148.